

*La Maison-Dieu*, 169, 1987, 39-48

LOUIS LÉVRIER

## PAROLE, BEAUTÉ, LITURGIE

**I**L m'a semblé un peu étrange que l'on demande une participation protestante à ce colloque. En effet il faut bien avouer que dans le domaine qui nous rassemble, nous avons, nous autres protestants, une réputation déplorable. Il est quasi impossible, du moins en France, de visiter une église sans que l'on fasse remarquer qu'elle a été mutilée par les huguenots ; la laideur ou la banalité de nos temples sont bien connues, et le dépouillement, voire la sécheresse de nos liturgies sont proverbiales. Nos célébrations désespèrent les médias. Il y a une semaine, je recevais des techniciens de la télévision en vue de la retransmission du culte de Royan et j'avais bien conscience qu'ils étaient dans une difficulté extrême : en fin de compte, ils n'avaient rien à montrer.

Iconoclastes, intellectuels et cérébraux, dépouillés jusqu'au dénuement, tels sont les qualificatifs que l'on peut nous appliquer, que l'on nous a donnés souvent (encore une fois, je parle surtout pour la France).

Se pourrait-il que dans son désir de retrouver un culte « en esprit et en vérité » la Réforme ait abouti à cette pauvreté artistique et à cette méfiance des formes, des

couleurs et des gestes ? Et pourtant, Calvin lui-même, dans *l'Institution Chrétienne* (III, 10 § 1-3) rappelle que « l'invention des arts et autres choses qui servent à l'usage commun et commodité de cette vie est un don de Dieu qui n'est pas à mépriser et une vertu digne de louange ».

Et pourtant, nombre d'artistes au 16<sup>e</sup> siècle et plus tard s'engagèrent dans la Réforme, et celle-ci sut utiliser leur talent de poètes, de musiciens, d'orfèvres, d'architectes et de peintres. Une énumération serait ici fastidieuse.

Malgré cela, il n'en demeure pas moins que subsiste une certaine méfiance vis-à-vis de la séduction de la beauté, du faste des liturgies et de tout ce qui sollicite nos sens.

C'est donc très conscient de cette pauvreté que j'aborde cette contribution. Elle comportera trois étapes :

- 1° Dieu est saint ; tout art est indigne.
- 2° La Parole a été faite chair ; tout art est possible.
- 3° Toute chair est appelée à célébrer Dieu ; tout art peut devenir serviteur.

\*  
\*\*

Il me semble que la liturgie est en priorité célébration des actes de Dieu. Elle n'est pas là pour exprimer les sentiments, l'histoire ou la vie d'une communauté, pour transmettre les intuitions, les recherches ou les créations d'une église. Quand elle célèbre, l'Église ne se célèbre pas elle-même. Sinon nous demeurons toujours dans le seul domaine humain avec ses grandeurs indéniables et ses prétentions dérisoires. J'ai parfois l'impression que nous succombons à cette tentation quand nous essayons, par exemple, de créer une liturgie pour aujourd'hui, ou une liturgie pour les jeunes. A la limite alors, pourquoi pas une liturgie pour les bègues, ou une liturgie pour les uni-jambistes ? Non, il s'agit bien de l'anamnèse des actes rédempteurs de Dieu afin que notre histoire et notre présent retrouvent leur sens, afin que nous entrions dans ce grand mouvement qui a commencé avant la création du monde et qui trouvera sa plénitude dans la splendeur inégalée et indicible du Royaume.

Mais, ce Dieu, comme le confesse St Jean : « Personne ne l'a jamais vu » (Jean 1, 18). Et Patrice de La Tour du Pin lui fait écho : « Dieu que nul œil de créature n'a jamais vu, nulle pensée jamais conçu, nulle parole ne peut dire, c'est notre nuit qui t'a reçu : fais que son voile se déchire. »

Au reste, ceux-mêmes qui ont eu le privilège des visions de sa gloire en parlent comme d'une expérience redoutable. Vous vous souvenez d'Isaïe. Ce qu'il nous dit est quasi impossible à traduire plastiquement : « Je vis le Seigneur assis sur un trône élevé. Sa traîne remplissait le Temple. » Et la voix des séraphins crie : « Saint, Saint, Saint, le Seigneur le Tout-Puissant, sa gloire emplit toute la terre. » Je dis alors : « Malheur à moi ! je suis perdu, car je suis un homme aux lèvres impures et mes yeux ont vu le roi, le Seigneur, le Tout-Puissant » (Isaïe 6, 1-5).

De même, Moïse devant le buisson de feu reçoit l'ordre de ne pas approcher, et lorsqu'il essaie de pénétrer l'intimité de Dieu en lui demandant son nom, il reçoit la réponse énigmatique : « Je serai qui je serai. » Réponse qui écarte toute théorie, littéralement toute contemplation, et qui veut uniquement susciter la foi, c'est-à-dire cette marche aveugle en faisant confiance à ce présent-absent. Comme le rappelle l'épître aux Hébreux : « la foi est une manière de posséder déjà ce qu'on espère, un moyen de connaître des réalités qu'on ne voit pas » (Héb. 11, 1).

Peut-être vous souvenez-vous de l'icône de la Transfiguration, celle de Théophane le Grec, qui se trouve à la Galerie Tretiakov à Moscou. Comme le note Paul Evdokimov, « l'icône montre les disciples précipités du sommet escarpé, terrassés et terrifiés par la vision fulgurante. Le plus souvent Pierre, agenouillé, lève la main pour se protéger de la lumière, Jean tombe en tournant le dos à la lumière, Jacques fuit ou tombe à la renverse.

Lumière inaccessible, mystère qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tel est bien Celui dont les pensées ne sont pas nos pensées et les voies ne sont pas nos voies.

Il est le « Vivant qui nous voit » (Gen. 16, 14), le Dieu fidèle, juste et droit, Terrible, Jaloux, vengeur et qui rétribue, le Dieu qui fait miséricorde. Mais, dans la révélation biblique, il ne se présente pas à nous comme la

Beauté, parce qu'Il n'est pas une abstraction de l'intelligence humaine ; il a pour parure la Sainteté, et sa gloire c'est sa bonté. La Beauté n'est pas un attribut de Dieu. « Le seul attribut que Dieu s'est donné, la seule manifestation pour ainsi dire spectaculaire de sa Divinité et qui pourrait par sa nature sembler faire appel à nous à un sentiment esthétique, à une vision de beauté, c'est l'attribut de Sa gloire » (Y. Roulet).

Cette lumière inaccessible a un nom : Elle est le Fils en qui Dieu est glorifié. « Il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire, cette gloire que Fils unique plein de grâce et de vérité Il tient du Père » (Jean I, 14).

Mais vous savez tous que chez saint Jean la gloire du Fils est essentiellement liée à sa mort. Que son « élévation » est élévation à la droite du Père en même temps qu'élévation sur la croix.

Au reste, « cette vraie lumière, le monde ne l'a pas reconnue, elle est venue dans le monde, dans son propre bien et les siens ne l'ont pas accueillie » (Jean 1, 10-11).

Et Isaïe nous avait déjà annoncé : « il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer les regards » (Is. 53, 2).

Comment dès lors pourrions-nous avec toutes nos richesses artistiques témoigner de Celui qui a pris ce chemin de pauvreté et de dérision ? Se pourrait-il que toutes nos créations ne tendent en définitive qu'à maquiller la folie de la croix ? Que clame la splendeur de St-Pierre de Rome : la puissance de Dieu ou la gloire d'une institution ? Nous avons bien oublié que la croix est un instrument de supplice, et cela nous paraîtrait pervers de porter une guillotine au revers de nos vestes ou au bout de nos colliers. Et de même quand nous lisons dans l'Apocalypse la description de la liturgie céleste, voici qu'au centre de tout se tient l'agneau immolé. C'est très étrange ; mais « agneau immolé » cela satisfait encore notre sens de l'esthétique. Il vaut mieux dire « mouton égorgé » et pour qui a fréquenté les marchés orientaux ou les abattoirs, c'est beaucoup moins exaltant.

Dieu n'a pas choisi les chemins de l'esthétique pour nous communiquer son mystère. Je crois que nous devrions dans l'Église réfléchir au problème qui nous occupe à partir

d'une doctrine de la Révélation. Et je pense qu'il est douteux que l'art soit une approche ou une introduction à ce mystère. Il est douteux que l'artiste ait une relation privilégiée avec Dieu : le poète n'est pas prophète, même si la prophétie prend presque nécessairement la voix de la poésie.

\*  
\*\*

Et cependant nous ne sommes pas voués au silence. La révélation de Dieu ne fait pas de nous des hommes aux yeux crevés, aux mains coupées et aux oreilles obstruées. C'est ce que je voudrais exprimer dans cette deuxième partie. Au centre de notre foi : l'incarnation du Christ et la résurrection de la chair. La Parole a été faite chair, et le monde entier est promis à la résurrection. Comme l'écrit Yann Rouillet : « Nous sommes sensibles — je dis bien sensibles — à la solidarité cosmique du Christ et de la nature, cette solidarité qui se révèle à la neuvième heure, lorsque les ténèbres s'appesantirent sur toute la terre, que la terre trembla, que le voile du Temple se déchira de haut en bas. A la mort du Fils de l'homme, les cieux et la terre furent endeuillés. Et quand, par son sacrifice, les rachetés reviendront de l'Exil « les montagnes éclateront en cris d'allégresse et tous les arbres des champs battront des mains ».

Lui fait écho Jean-Claude Renard dans cet admirable Psaume de Pâques : « Ah ! qu'il soit proclamé que rien, depuis dimanche, n'est plus jamais dans l'homme ni tout à fait désert ni tout à fait perdu ; Et que celui-là même qui n'est avec personne — étranger aux fontaines comme étranger à soi — peut encore accéder à sa propre présence et entrer en partage avec tout ce qu'il est s'il se tient libre encore pour l'attentif amour qui incante et qui lie ;  
Et libre pour son nom ;  
Et libre dès cette heure pour répondre — en tuant ce qu'il faut tuer — à la vie qui l'invite...  
Et qu'il a pouvoir de germer pour que ce qui est ici s'avance vers ce qui est ailleurs, et que ce qui est ailleurs s'avance

vers ce qui est ici, et que l'un par l'autre le fruit se prépare ;  
 Et l'homme à la mesure de l'homme, et le monde à celle du  
 monde et l'un et l'autre à la mesure de Dieu ;  
 Et que la création s'ordonne dans la délivrance, comme la  
 main qui ne se détourne pas des pauvres, pour le don de la  
 plénitude. » (*La Terre du Sacre*)

La Parole a été faite chair. Elle est devenue précarité, faiblesse et limitation. Mais la chair reçoit alors de la Parole sa noblesse et sa beauté. S'il est vrai que l'homme a été créé à l'image de Dieu, cette vérité trouve sa plénitude dans le Fils qui, selon l'hymne des Colossiens, est « l'image du Dieu invisible, premier-né de toute créature, car en lui tout a été créé dans les cieux et sur la terre. Il a plu à Dieu de faire habiter en lui toute la plénitude et de tout réconcilier par lui et pour lui, et sur la terre et dans les cieux, ayant établi la paix par le sang de sa croix ».

Tout est réconcilié. Nous vivons de cette réconciliation et nous portons encore en nous la blessure. Le monde est pacifié mais il soupire encore en attendant la délivrance.

Comme le dit Jean-Claude Renard, nous voici libres, « libres dès cette heure, pour répondre — en tuant ce qu'il faut tuer — à la vie qui nous invite... ».

Répondre à la vie qui nous invite...

Après tout, peut-être avons-nous là une définition de l'activité artistique. Etant bien entendu que cette réponse peut se traduire par un refus ; et que la mort nous cerne tant que la résurrection des corps n'est pas accomplie.

Mais puisque la Parole a été faite chair, nous avons donc licence de vivre en cette chair, d'en goûter les joies et les amertumes ; et puisque la Parole s'est laissée crucifier j'irai jusqu'à dire encore que nous avons licence de proférer nos refus et de crier nos blasphèmes. De toute manière, « là où le péché a abondé, la grâce a surabondé ».

Il est bien difficile de définir un artiste. Je crois qu'en transposant un peu on peut dire de tous ce que je pense être un poète. Après tout c'est un homme comme les autres, mais qui a reçu un cadeau particulier : il aime les mots, il aime jouer avec eux, il en goûte particulièrement la saveur et le poids, comme un enfant qui a trouvé des

cailloux dans la rivière, qui les fait sauter dans ses mains et voici qu'ils lui apparaissent comme autant de diamants porteurs d'une étrange richesse. Et son jeu est tel, et sa passion est telle que les autres aussi devinent que ce sont bien des diamants, même les parents très sages qui recommandent : « Qu'est-ce que tu fais avec ça, c'est sale et tu vas te mouiller. »

Oui, nous avons permission de jouer avec les formes et les couleurs, avec les matériaux et les sons, avec nos yeux, nos mains et nos voix. Rien n'est plus important que ce jeu où nous sommes totalement impliqués, où finalement nous jouons notre vie et où nous invoquons le monde et sa beauté, la création et son immense soupir, et le mystère aussi d'être un homme.

L'artiste joue. En définitive, ce qui le fait jouer, c'est qu'il a reçu cet étrange cadeau d'être un peu plus conscient que les autres de la précarité, de la limitation et de la splendeur de la chair. C'est pourquoi son chant sera toujours louange et soupir, adoration et imploration.

Je n'oublie pas qu'il y a un risque à ce jeu : celui de devenir fou. D'oublier que la chair a été sauvée, mais que ce n'est pas notre œuvre. Et de penser que l'on peut devenir créateur du monde et des dieux, rédempteur de soi-même et de l'humanité. Oui, la folie nous guette, et si même les œuvres de la folie peuvent être très belles, elles n'en demeurent pas moins folie. C'est ici que nous retrouvons l'affirmation de notre première partie : la beauté n'est pas un attribut de Dieu ; pour se dévoiler et nous sauver, Dieu n'a pas choisi les chemins de l'esthétique.

\*  
\*\*

Pour aborder la troisième partie de cette communication, je voudrais relire un texte de S. Paul dont le P. Congar me confiait qu'il ne cessait de le méditer : « Je vous exhorte donc, frères, au nom de la miséricorde de Dieu à offrir vos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, ce sera votre culte raisonnable » (Rom. 12, 1).

Je n'oublie pas que dans les lignes qui suivent et qui explicitent, il s'agit du renouvellement de l'intelligence, et des nouvelles relations entre frères et des chrétiens avec le monde et les autorités. Je n'oublie pas non plus les imprécations du prophète : « Je hais et je méprise vos fêtes ; je suis dégoûté par vos sacrifices. » Il me semble cependant que l'exhortation apostolique peut aussi s'entendre pour le sujet qui nous rassemble. « Votre culte raisonnable ». La TOB traduit « votre culte spirituel ». En fait, le terme employé est : logique, logique.

En ce qui concerne la liturgie, comme en ce qui concerne toute l'existence chrétienne, nous sommes appelés à vivre logiquement, dans une parfaite cohérence avec ce que nous disons être le centre de notre foi. Les recherches liturgiques doivent toujours avoir pour but cette cohérence. Sinon, c'est pure fantaisie, amour du changement pour le changement, esthétisme et souvent conformisme au siècle présent.

La liturgie célèbre donc le grand dessein et les grands actes rédempteurs de Dieu. Elle nous tourne vers la gloire du Fils, « Fils unique plein de grâce et de vérité » (Jean 1, 14). Ce dont nous témoignons, ce que nous chantons, ce que nous adorons, c'est cette grâce et cette vérité. Il s'agit d'abord de cela. Ce que nous avons à rechercher et à exprimer, c'est cela. « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, nous dit Jésus, le reste vous sera donné par surcroît. » Le reste, c'est-à-dire aussi la beauté. Qui est donnée lorsque la grâce et la vérité sont d'abord cherchées. La beauté qui surgit comme un cadeau inespéré, selon la magnificence du Père. Grâce, possibilité de vivre, de respirer, de chanter et de jouer, de sourire à la vie — et vérité, celle dont le Christ nous dit : Je suis la vérité. Il faut à la liturgie cette largesse et cette rigueur et c'est pour cela qu'elle peut devenir belle car je crois qu'il n'y a pas de beauté sans grâce ni vérité. J'aime dire, mais on ne me reçoit pas toujours, qu'un poème est beau quand le langage en est exact et qu'au reste, la poésie est la parole la plus exacte. De toute manière, la liturgie avec ses mots et ses gestes, ses instruments, ses vêtements et ses couleurs, l'agencement du lieu où elle est célébrée, témoigne d'une

certaine théologie. Notre première recherche ce n'est point qu'elle soit belle, mais qu'elle ne devienne pas hérétique.

Dans tout cela, il s'agit d'offrir nos corps.

Je me méfie beaucoup de l'expression : rendre un culte en esprit. Peut-être parce que cela a été un grand slogan protestant contre les fastes et le matérialisme de l'idolâtrie papiste, comme on aurait dit au 16<sup>e</sup> siècle. Et du coup, en oubliant que le culte spirituel, c'est celui que le Saint-Esprit suscite, nous sommes devenus secs et cérébraux, inhumains et cependant hantés par la chair comme certains de ces pasteurs qui hantent les films de Bergman.

Vivre selon le Saint-Esprit, c'est offrir nos corps. Le culte spirituel, la liturgie spirituelle, se vivent dans la corporalité, avec l'ascèse et la joie de tous nos sens. C'est pourquoi tous les arts sont appelés à participer à ce sacrifice, à cette louange. Et tous les artistes. Salomon, pour construire le Temple, fit appel aux ressources matérielles et techniques des païens de Tyr. Et je pense que nous avons liberté de passer commande aux artistes qui ne partagent pas notre foi. Peut-être l'architecte qui a construit Fourvières était-il bon catholique ; je crois qu'il est possible qu'un mécréant aurait pu mieux faire. Notre responsabilité, c'est de leur faire comprendre la cohérence que nous recherchons. Et il n'y a aucune humiliation à devenir serviteur : « Si quelqu'un parmi vous veut devenir grand, qu'il se fasse le serviteur des autres. »

Offrir nos corps. Et spécialement ce corps qu'est l'Église. Ce qui implique qu'on n'oublie jamais que ces édifices, ces vêtements, ces lumières, ces textes sont destinés à une communauté qui célèbre et prie. J'habite à Royan et vous avez deux photos de l'église Notre-Dame dans votre exposition. Je pense que c'est le type même de la construction que l'on n'aurait pas dû faire. Certes il y a là une prouesse technique, et même je la trouve belle cette église, encore qu'elle témoigne d'une théologie à mon sens triomphaliste. Mais on y gèle l'hiver et elle est torride en été, et l'acoustique y est telle qu'il est impossible de comprendre l'officiant. Je ne suis pas sûr que les bâtisseurs de l'Abbaye où nous sommes ont d'abord cherché la beauté, je crois que leur souci était en priorité fonctionnel,

comme ce fut le cas de bien des églises romanes ; mais la beauté a été donnée par surcroît. Bien souvent, l'art surgit des contraintes du fonctionnel.

Offrir nos corps qui sont nécessairement situés dans le temps et dans l'espace. Ici, je voudrais être très bref, car ce thème déborde le sujet même de notre colloque. Disons que toujours dans la recherche d'une cohérence nous devons résister aux tentations de l'archaïsme et de l'uniformité. Sans oublier cependant que toute liturgie est anamnèse et expression d'une communion.

Me voici au terme de ce trop long et trop bref exposé.

Je ne sais si cette voix protestante était incongrue.

Il m'apparaît que, plus ou moins clairement, tout s'articule, à savoir les trois étapes de cette étude, tout s'articule à partir d'une théologie trinitaire.

Et qu'il nous faut toujours en revenir là aussi bien pour situer la vie de l'Église que pour rendre compte de la vocation artistique.

Puisque nous sommes de par notre baptême désignés et signés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Louis LÉVRIER